



PHILIPPE VILLARD Haute voltige pour gens d'en bas

Pour son premier roman, le Franco-Suisse nous plonge dans un monde aussi pittoresque qu'oublié : celui des gens de peu de la fin des années 1970. Attention : bijou.

Auteur et éditeur inconnus, la chose traînait dans les piles de bouquins depuis deux mois ; la chance qu'on l'ouvre était mince. Et puis un soir, on a mis le nez dans *Plume-Patte** et on ne l'a plus lâché. Dans une langue très riche et d'une folle poésie, on y suit le quotidien d'un magicien de la soupape, un cadreur de la transmission, bref, un mécanicien hors pair, et de sa détestée rombière, dialogue de sourds qui renvoie à *La Poison* de Guitry et au *Chat* de Granier-Deferre. Une haute voltige due à un Franco-Helvète de bientôt 60 ans, Philippe Villard.

“Les Gilets jaunes, c’est une jacquerie, une vague qui revendique, qui retombe, mais qui va probablement revenir”

Philippe Villard. J’ai fait des études à Grenoble, avant de rejoindre le ministère de l’Intérieur, à Paris. J’ai commencé à la locale de Grenoble du *Dauphiné libéré* puis j’ai vadrouillé dans différents titres, hebdomadaires comme quotidiens. Depuis quatre ans, je suis à la *Tribune de Genève* en tant que chef d’édition. J’ai donc un peu posé le stylo parce que je m’occupe surtout des problèmes techniques afin que le journal sorte à l’heure. Je me définirais un peu comme le chien de berger de la rédaction, une chose jugée ingrate par les jeunes journalistes mais qui est importante. Et qui me laisse un peu de temps pour écrire... autrement.

VSD. Dans ce premier roman, vous faites preuve d’un amour des mots rares.

Le goût des mots m’est venu à l’école. Il y a sans doute un peu de pédanterie à choisir des mots plutôt rares mais je trouve qu’on a la responsabilité de faire vivre les mots. Bien sûr, il faut être compris de tous mais de temps en temps, glisser quelque chose, donner l’envie à quelqu’un d’ouvrir un dictionnaire, c’est aussi une manière de faire vivre la langue et de la respecter.

Les personnages de *Plume-Patte* évoquent les seconds rôles du cinéma français des années 1930 à 1960 et décrivent un monde qui a disparu.

À un moment de ma carrière, je me suis retrouvé au chômage ; c’était l’époque où Jean-Pierre Raffarin

nous parlait de la France d’en bas... Gamin, j’ai beaucoup côtoyé ce genre de personnes et comme je voulais raconter quelque chose de décalé, quelque chose de local, je me suis donné pour mission de parler de ce monde-là. J’ai ravivé mes souvenirs : mes parents tenaient un bistrot à Chambéry et il n’y avait pas de conscience de classe, réellement. J’avais un oncle militant communiste, mon grand-père cheminot avait sa carte au syndicat, mais ils ne le mettaient jamais en avant. Il y avait peut-être de la résignation, mais surtout l’idée que le monde dans lequel on vivait était suffisant pour satisfaire ses besoins : travailler, manger, boire, se payer une bagnole, faire le plein. Changer le monde, c’était pas une aspiration. Si j’avais voulu faire un livre politique, je l’aurais bien sûr situé avec des gens de peu, mais dans une autre perspective.

Et pourtant, la crise des Gilets jaunes semble avoir été un moteur pour vous, non ?

Les Gilets jaunes, je les ai appréhendés comme une vraie expression populaire, et avec pour certains une belle qualité d’analyse. Ce qui a surpris avec les Gilets jaunes, c’est qu’il fallait arrêter de penser que ceux qui ne s’exprimaient pas n’étaient pas en capacité de le faire. Et qu’ils produisaient un discours qui n’était pas celui qu’on attendrait qu’ils produisent. C’est une jacquerie, une vague qui se lève, qui revendique, qui retombe mais qui va probablement revenir car il y a un climat social tendu en France.

Vous êtes plutôt à l’abri, en Suisse !

Il y a des tensions ici aussi : des cantons tiennent tête au pouvoir fédéral et puis, comme en France, comme partout, il y a une grande lassitude à être limité dans ses déplacements, dans ses libertés publiques, etc. Mais c’est un plus petit pays, avec plus de garde-fous démocratiques : il y a des pétitions, des droits de recours, communaux, cantonaux, fédéraux. C’est peut-être difficile à admettre dans un pays de tradition jacobine, mais dans un pays traditionnellement fédéral, on sait ce qu’on peut faire, on a une capacité d’expression et on a une voix qui compte. C’est la grande différence.

RECUEILLI PAR **FRANÇOIS JULIEN**

(*) Éd. À plus d’un titre, 176 p., 15 €.



PHOTOS : LUCIEN FORTUNATI - DR